

**Opinions**  
**Texte d'un questionnaire et réponses**  
(en collaboration)

Volume 8, Number 2-3 (44-45), March-June 1966

Cinéma si.

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/60639ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

(en collaboration) (1966). Opinions : texte d'un questionnaire et réponses.  
*Liberté*, 8(2-3), 78-83.

*texte d'un questionnaire  
et réponses*

1. Les cinéastes canadiens que vous avez rencontrés vous donnent-ils l'impression de former un groupe assez fort pour assumer la croissance d'un cinéma de long métrage ?
2. Le cinéma canadien de long métrage se fera-t-il, à votre avis, avec eux ? Ou courent-ils le risque d'être balayés par la croissance d'un cinéma proprement "commercial" ?
3. Quels vous paraissent être les traits dominants prévisibles d'un cinéma vraiment canadien ?
4. Avec quel genre de films pensez-vous que le Canada puisse opérer plus facilement la percée sur le marché international du Canada :
  - a) Films de catégorie B ?
  - b) Films d'auteurs ?
  - c) Coproductions internationales ?

LIBERTÉ

Un cinéaste à qui je demandais une entrevue, ces jours derniers, me dit, l'air assez excédé : "Le cinéma canadien, on en a beaucoup trop parlé. Maintenant, il faut le faire."

La manière dont je répondrai aux questions posées par ce numéro de LIBERTE n'ajoutera rien à ce qui a déjà été dit, et redit.

Tout de même, première question : Je ne connais pas, je ne connais plus de "groupe" de cinéastes canadiens. Le "groupe" a été une étape, féconde, déterminante de leur évolution. Je pense, bien sûr, à l'aventure "candide", qui a sorti le cinéma canadien du néant (à quelques précurseurs près, les Garceau, Devlin), et soudé les Jutra, Brault, Groulx, Dansereau, Aquin, Godbout, Carle et Lamothe aux personnalités très différentes, dans une action "communautaire" de défrichage. Une prise directe sur la réalité de notre milieu. Du côté anglais : Colin Low, Koenig et Kroitor. Ils ont posé les premiers jalons vers l'avènement du cinéma canadien long métrage en question.

Il était prévisible que le groupe à un certain moment se disloque, et que l'aventure, pour quelques uns, débouche tout naturellement sur le long métrage. Mais, conscients de l'incapacité où se trouve l'Office national du Film organisme gouvernemental fédéral, de favoriser leur "mutation" et la réalisation de leurs projets (jugés trop audacieux, trop personnel, ou insuffisants), frustrés, déçus (on les comprend), ils se sont éparpillés; chacun pour soi. Les uns font la révolution, les autres voyagent pour s'étourdir, ou enseignent aux étudiants américains (!), quelques uns s'emploient vigoureusement à essayer de créer une industrie privée, mais contraints de gagner d'abord de l'argent, ils remettent sans cesse à plus tard la réalisation de *leurs* films. Deux ou trois s'entêtent malgré *tout* à les faire.

L'Office national du Film, personne objectivement ne peut le nier, a bel et bien été le bouillon de culture de notre cinéma. Seul franc-tireur à émerger, à force de talent et d'obstination : Jean-Pierre Lefebvre, formé par la critique et la pratique des salles obscures, phénomène nouveau, rendu possible par l'évolution récente de notre milieu (l'importance qu'a pris le cinéma ici).

Non, je ne connais pas de groupe. Mais je connais des cinéastes assez forts pour assumer la croissance de notre cinéma; les mêmes Jutra, Brault, Groulx, Carle, Lamothe peut-être, Lefebvre sûrement, et du côté anglais, Larry Kent et Don Owen, d'autres aussi sûrement qui ne se sont pas encore manifestés par un premier long métrage.

Ils ont un style, déjà très personnel, des idées neuves, une technique remarquable, une certaine manière de cerner la réalité, avec l'esprit et les méthodes du cinéma moderne, libre, désin-

volte, affranchi des contraintes, préservé du carcan de la tradition. Un cinéma de pionniers.

Deuxième question : Le cinéma canadien de long métrage se fera avec eux, ou ne se fera pas. C'est à eux qu'il appartient de faire ce que Gilles Groulx appelle "toute la démarche de notre cinéma national", avec ses échecs, ses demi-réussites, et sûrement un jour ses réussites éclatantes.

Nous n'avons ni le prestige, ni l'expérience, ni les équipes, ni l'envergure des moyens, ni le répertoire de thèmes et d'intrigues et de personnages, pour faire un concurrence même "honorable" à la production massive, internationale, de films commerciaux, même de série "B".

Je ne crois pas que ces cinéastes puissent être "balayés" par un cinéma commercial qui fera, longtemps encore, figure de parent pauvre, s'il parvient seulement à exister. Le public est gavé de films commerciaux qui lui viennent de partout, en particulier des Etats-Unis, réalisés avec des moyens considérables, une technique impeccable, et la roublardise que l'on sait. Il ne se dérangera pas volontiers pour voir un film canadien "commercial" quelconque, qui n'aura même pas le mérite de le dépayser...

Troisième question : Il est difficile, il serait présomptueux, de prévoir avec certitude ce que sera notre cinéma. Les cinéastes d'ici eux-mêmes ne le savent pas encore. Ils se cherchent. C'est normal. Une chose tout de même m'apparaît évidente. Le "cinéma nouveau" est un phénomène qui prend une envergure internationale, parallèlement au cinéma commercial, et les expériences de nos meilleurs cinéastes, cette liberté de conception, cette prise directe sur la réalité, coïncident exactement avec les expériences récentes de jeunes cinéastes américains, français, italiens, brésiliens, suédois, polonais, tchèques, hongrois, et même russes, qui éprouvent, soit dit en passant, autant de difficultés à s'exprimer librement, à trouver des moyens de le faire que ceux d'ici... en particulier dans les pays capitalistes. Un cinéma vraiment canadien, dans les années à venir, sera forcément engagé, d'une manière ou d'une autre, lié à l'aventure de notre survivance, il nous servira à communiquer d'abord, à nous révéler à nous-mêmes et aux autres, il sera notre miroir, notre conscience. Il sera plus près du cinéma-témoin, que du cinéma de fiction. Il sera expérimental et social à la fois. Comme Forman, Skoli-

mowski. Ce, pour les années à venir. Après . . . qui peut prévoir ? Une chose certaine, de ce corps à corps avec la réalité, des personnages naîtront, authentiquement canadiens, des personnages de fiction, qui acquerront une valeur universelle.

Quatrième question : Le cinéma canadien ne peut entrer que par la grande porte, celle du prestige culturel, avec des films d'auteurs. J'ai déjà dit ce que je pensais des films "commerciaux" ou de série "B". Quand aux co-productions internationales, avec des pays producteurs dont le prestige est établi, elles seront toujours faites au détriment de la participation canadienne, et ne serviront pas davantage à nous faire connaître et apprécier à l'étranger, sauf exceptions : une formule comme celle de "LA FLEUR DE L'AGE", quatre épisodes, quatre jeunes cinéastes ayant des affinités au départ, traités sur un pied d'égalité. A l'occasion. Pour le reste . . . j'ai déjà dit ce que j'en pensais dans mes articles. Il se trouvera toujours des producteurs étrangers prêts à mettre le grappin sur *nos* capitaux pour réaliser *leurs* films, en faisant quelques concessions en général assez désobligeantes au partenaire "sous-développé". Toute cette cuisine, en fin de compte, n'a rien à voir avec le cinéma.

MICHÈLE FAVREAU

1. Au delà des impressions rassurantes ou pas que peuvent nous laisser ceux qui font actuellement des films ici, il y a des questions déterminantes qui doivent être examinées dans la perspective de la "croissance d'un cinéma de long métrage".

1. Des questions propres au Québec : marché limité, inorganisation de la distribution, injustices syndicales, etc.
2. Des questions plus générales, mais qui nous concernent tout autant, sur l'évolution actuelle du cinéma et sur les changements majeurs que les techniques récentes imposent à l'idée traditionnelle (et culturelle) qu'on a du cinéma.

Ces questions me semblent beaucoup plus intéressantes, et beaucoup plus urgentes, que les "impressions" que j'ai pu collectionner.

2. Le cinéma "commercial" n'a jamais empêché personne de faire du "cinéma cinématographique" ! D'ailleurs, exception faite de Lefebvre et de Groulx, est-ce que les cinéastes d'ici

n'ont pas tous essayé de faire du cinéma "commercial"? Quant à savoir si ceux qui sont en place actuellement seront bientôt sacrifiés, c'est beaucoup plus à eux qu'à moi de vous éclairer.

3. Pour moi le cinéma canadien c'est LE CHAT DANS LE SAC — et pourtant c'est un film québécois. Alors...

ROBERT DAUDELIN

1. Quelques-uns d'entre eux participent *de fait* à la croissance du long métrage ici. Si on se place à une petite échelle (dix ou quinze films par année au Canada français), je ne pense pas que le recrutement de cinéastes pose un problème énorme. D'autant plus que le cinéma est en voie de devenir une profession fort honorable.
2. Si jamais le cinéma devient ici une "affaire payante", on peut s'attendre à une invasion. Tout le monde tentera sa chance. Il est même probable que certains producteurs iront chercher des cinéastes étrangers, par prudence. Ceci dit, un homme comme Gilles Carle arrivera toujours à s'en tirer; par contre, Gilles Groulx — dont le cinéma est plus difficile — aura (comme aujourd'hui) des difficultés.
3. Impossible de faire des prévisions pour l'instant. Je ne suis pas sûr qu'il n'existera ici qu'un cinéma; on pourrait bien voir naître plusieurs types de production, qui n'aient guère de rapport entre eux. Si on examine les conditions qu'impose le milieu, on peut penser qu'il est possible ici d'inventer un cinéma très peu coûteux et de le pratiquer systématiquement; en somme, de nier tout le langage du cinéma traditionnel pour en créer un nouveau, adapté à nos conditions; Godard est à cet égard le cinéaste le plus intéressant.
4. La série B implique au départ un marché assuré; un grand nombre de salles (sur le continent nord-américain, par exemple, ou en Amérique du Sud) passent le film automatiquement, de sorte que, si les recettes fabuleuses sont rares, les échecs complets le sont aussi. Ce marché, qui minimise les risques, nous ne l'avons pas et il faudrait qu'un producteur

astucieux se mette au travail au plus tôt; CAIN et LA TERRE A BOIRE, en attendant, demeurent des films absurdes.

Le film d'auteur n'étant pas un produit standard, il est impossible de généraliser. Mais c'est sans doute dans cette catégorie qu'on a le plus de chance de voir des succès internationaux.

La co-production se fait presque toujours à l'avantage du pays le mieux préparé (sur le plan technique, humain, etc.); l'exemple de l'Italie est à cet égard significatif. Je ne pense pas que le Canada puisse en tirer de grands profits — du moins pour le moment.

MICHEL PATENAUDE